

## LIBÉRIENNE

Bernard Magnan, 16-a rue Saint-Stanislas, Sainte-Thérèse de Blainville; Ulric Ménard, Val David; Roland Lessard, Lac Marois; J.-E. David, Lac Carré.

## TROIS-RIVIÈRES

Roger Alarie, 480, St-Angèle, Trois-Rivières.

## VAUGHANVILLE-SOULANGES

Edward Kent, Dorion; Lionel Brazeau, Rigaud.

## VERCHÈRES

J.-A. Loïselle, Saint-Marc.

## WOLFE

Gaston Nadeau, D'Iraéli, Cté de Wolfe.

## DAME MOUFFETTE:

la grande  
meconnue  
du règne  
animal

Par HARRY BERNARD,

de la

*Société Royale du Canada*

En face de la réserve indienne de Manouan, au poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, le commis John Lessard met à notre disposition une cabane de billots blanchie à la chaux, pourvue de lits et sommiers, tables et chaises, d'un poêle, de lampes à pétrole. Du bouleau fendu sous la galerie, de l'eau claire plein le lac Madon, à cent pas. Au magasin, nous pouvons acheter n'importe quoi, sauf du pain, parce qu'on en manque. Il y en aura dans vingt-quatre ou trente-six heures, ou quarante-huit, selon la fantaisie des commissionnaires partis en chercher. En pleine forêt, à cent dix-neuf milles au sud de Casey et de la ligne de chemin de fer, nous retrouvons une atmosphère de civilisation.

Un bruit de fusillade nous éveille dans la nuit. Que se passe-t-il? Nous sommes si fatigués, si rompus après un voyage qui se traduit par dix-sept portages en double et la traversée d'une dizaine de lacs, que chacun se rendort aussitôt. Nous couchons sur la dure depuis six jours, et la vertu amollissante de matelas, même minces, n'incite pas à enquêter dans le noir et le froid, sur des incidents qui ne nous regardent point.

Un parfum connu et deux cadavres de mouffettes, pendus à des piquets, expliquent le lendemain le tapage nocturne. Lessard et un compagnon découvrirent la cachette de bêtes puantes qui les ennuyaient depuis longtemps, se nourrissant dans les bâtiments, susceptibles aussi d'armer n'importe qui, n'importe quand, dans un moment de surprise ou de frayeur.

—Il y a de ces "bibites" dans le pays?

—Pas en grand nombre, mais on ne sait jamais quand l'une d'elles va nous tomber dans les jambes.

—Et personne n'aime ça?

—Non. Sans compter que les effrontées s'introduisent partout. Il faut garder l'oeil ouvert, si l'on ne veut enregistrer de graves dommages dans nos marchandises.

L'observation de Lessard est juste: les mouffettes n'abondent pas en forêt. Mais l'on ne saurait prévoir le moment où il va s'en amener une. A chacune de nos expéditions dans les hauts, nous en apercevons une ou deux, pas plus, et jamais dans le bois proprement dit. Pluôt dans les éclaircies, les abords de campements, les chantiers abandonnés. Loin sans doute, mais aux endroits où l'homme a séjourné.

Il n'en manque pas au poste du Chapeau de Paille, ni à celui des Chiennes. Le long du chemin de portage qui conduit du grand Muskeg au lac Clair, nous trouvons un jour des traces de bête puante dans un arbre creux, couché sur le sol. Nous n'arrêtons pas au lac Ottawa sans y retrouver une mouffette noire et blanche qui va son bonhomme de chemin à travers les herbes, le même d'une année à l'autre, lequel passe à dix peuces du camp que nous occupons. Non pas à l'arrière, mais côté façade, de sorte que le hasard seul nous permet de ne pas entrer en collision avec elle, en sortant de la cabane.

Cette mouffette du lac Ottawa affiche un sang-froid total à notre égard, nous ignore et ne nous cherche noise d'aucune manière, ne nous craint pas plus que les épinettes et les

bouleaux des alentours. Entre quatre heures et six de l'après-midi, elle s'en va à ses affaires, trotinant dans un sentier qui monte du bord de l'eau. Que l'un de nous paraisse, elle ne lui accorde pas un regard. Elle ne dévie non plus de sa route, que nous voyons à laisser libre, conscients que nous sommes de ses mœurs et coutumes, de son caractère égal si l'on ne lui suscite pas d'ennuis, de son caractère moins aimable quand elle se croit insultée, lésée ou exposée à quelque danger.

Une autre ne se conduirait pas d'autre façon. Elle s'en irait comme elle, tête basse et le museau près de terre, la queue en panache arrondi, parfois levée haut, selon son humeur ou les prévisions du moment, sans s'écarter de son chemin d'un centimètre. Elle ne se rangerait point pour un colosse armé d'une mitrailleuse, pas plus que pour un loup, un ours, un orignal. Peu pressée, jamais craintive, d'allure somnolente, elle sait que l'homme et les animaux, même les plus redoutables, s'éloigneront pour lui laisser passage. Car ses moyens de persuasion sont uniques et puissants, ce que personne ne conteste. Il arrive qu'un chien jeune et sans expérience s'attaque à une mouffette, mais la leçon qu'il en reçoit ne l'engage pas à recommencer. Les animaux sauvages, eux, reconnaissent d'instinct qu'il vaut mieux ne pas s'y frotter.

Comme le porc-épic, la bête puante paraît peu douée en intelligence, ou ce qui la remplace chez les quadrupèdes. Chez l'un comme chez l'autre, cela tiendrait à ce qu'ils possèdent des armes défensives sortant de l'ordinaire, qui leur permettent d'affronter avec désinvolture le gros de la population animale. Aucune bête à poil ou à plume, sauf une, n'est de taille à se mesurer avec une mouffette. De même pour le porc-épic, qui n'a lui aussi qu'un ennemi apte à le dépêcher en l'autre monde.

Ce dernier trouve son maître dans ce représentant de la famille belette qui a nom pékan, lequel lui ouvre le ventre en un rien de temps, suivant une technique à lui, et semble immunisé contre les dards mortels qui lui entrent dans la peau. Le terrible pékan apprend au cours des siècles que le

porcépic ne porte pas d'armes à son abdomen. Il le retourne donc d'une patte habile, quand il se hérisse en boule piquante, et lui fouille les entrailles de ses griffes. Que l'aventure lui vaille quelques dards, il ne s'en soucie point, ceux-ci ayant peu d'effet sur lui.

Le porcépic l'emporte même sur la mouffette dans un corps-à-corps. Car, si celle-ci hérite de quelques dards gonflés d'air, elle en crève comme n'importe quel adversaire, tandis que l'autre survit à la fusillade de la bête puante. Les yeux lui brûlent pendant quelques jours, mais il fini par y voir clair comme d'habitude et ne s'en porte pas plus mal. Si la mouffette a la chance d'attaquer à distance, les circonstances le permettant, c'est elle qui reste maîtresse du terrain.

Ne craignant aucun ennemi chez les mammifères, la bête puante en compte un dans le monde des oiseaux. Ce hibou énorme qu'on appelle duc de Virginie, ou hibou à aigrettes, lui tombe dessus en silence, l'attrape au cou et aux reins de ses serres d'acier, la tue sans qu'elle puisse lui opposer la moindre résistance. Emportée dans les airs, sans contact avec le sol, il lui est impossible d'utiliser ses armes.

En plus de dents et griffes, la principale est un musc liquide et malodorant que secrètent deux glandes sous la queue, de chaque côté de l'anus, et que la bête lance avec une force incroyable dans la direction d'un antagoniste. Cette substance n'a aucun rapport avec l'urine ou les organes génitaux. Mâle et femelles en sont pourvus, et les deux s'en servent avec efficacité encore qu'ils n'en abusent pas. Le musc, qui atteint son objectif en une sorte de poussière liquide, a une forte et désagréable odeur, laquelle empuantit le paysage à des milles à la ronde, quand le vent se met de la partie.

L'animal dirige son jet avec une remarquable précision, quelle que soit sa position. Il atteint à coup sûr la cible qu'il se propose, à un angle pouvant aller jusqu'à 90 degrés, mais à la condition de garder contact avec le sol, les pattes de derrière y étant appuyées. Si un point d'appui lui manque,

il devient inoffensif. Aussi le prive-t-on de ses moyens d'action en le levant par la queue, si l'on a le temps de s'en saisir. Chez les jeunes campagnards qui courent champs et bois, c'est la pratique d'attréer une mouffette hors de son terrain en l'enfumant, et de l'attraper par la queue dès que paraît son postérieur. Car le sujet se présente de reculons, non pas l'arme au bras, mais l'arme par en avant, prêt à livrer bataille et ne prenant pas le risque de rencontrer l'ennemi sans lui faire face. Or, dans son cas, faire face signifie avoir derrière soi. J'ai souvent entendu parler de mouffettes capturées de cette façon, mais j'en suis encore à m'y essayer.

Recevoir au visage la décharge liquide est une terrible aventure et qui peut, paraît-il amener jusqu'à la cécité. Les effets ne sont pas toujours aussi graves. Le musc empesté, brûle et aveugle, mais d'ordinaire il en reste peu de traces après quelques lavages avec de l'eau claire et du lait, prolongés sur plusieurs jours. La recette vaut pour chiens et chats et l'homme.

Les Canadiens de jadis avaient baptisé la mouffette d'un nom expressif : l'enfant du diable. Il y a de quoi. Mais à la condition de la molester, de lui engendrer querelle. Au vrai, elle vaut mieux que sa réputation et les méfaits qu'on lui attribue tiennent pour la plupart à la légende. Tranquille et d'un caractère paisible, elle ne veut de mal à personne, se mêle de ce qui la regarde, n'utilise son arme qu'effrayée et dans un réflexe de défense. Qu'on la laisse en paix et jamais elle ne prend d'initiative belliqueuse. Elle donnera peut-être des signes de nervosité, mais finira par s'en aller. On n'a qu'à s'immobiliser en sa présence, la convaincre qu'elle n'a rien à craindre, et elle ne réagit pas.

Quels drames n'aurions-nous à déplorer souvent, si elle avait l'esprit combattif ! Car elle vit partout dans le voisinage des humains, même dans les villes, s'y montre active de jour comme de nuit, bien qu'elle soit de nature, comme la plupart des bêtes sauvages du continent, plus nocturne que diurne. Elle abonde beaucoup plus dans les régions habitées qu'en forêt,

trouvant sa substance avec plus de facilité. Elle se promène sur les pelouses en quête de sauterelles, grillons et autres insectes, s'empare d'une pomme au pied d'un arbre, cherche à lever le couvercle d'une poubelle, dans l'espoir de restes de table.

L'animal ne se montre pas difficile sur la nourriture. Classé parmi les plus omnivores, il mange à peu près n'importe quoi. Ajoutons au menu ci-dessus le poisson et les grenouilles, les lézards, couleuvres et salamandres, les crustacés, les oeufs de tortues et d'oiseaux, les oiselets même, les souris, mulots, surmulots et autres rongeurs. Parmi les insectes, les cigales et maints coléoptères, les guêpes, à l'occasion les abeilles, des larves variées. Si la mouffette, comme le vison, ne s'attaquait pas aux oiseaux de basse-cour, elle serait ou ne peut plus désirable autour des bâtiments de ferme. Elle reste quand même une excellente auxiliaire de l'agriculteur, par les innombrables insectes qu'elle détruit, et ceux qui savent mettre leurs volailles à l'abri se doivent féliciter de son voisinage.

Elle-même n'a qu'à se louer de celui de l'homme, qui réduit le nombre de ses ennemis naturels et ajoute, par son industrie, à ses possibilités d'alimentation. Aussi la jolie bête se garde-t-elle de boudier la civilisation. Elle la recherche au contraire, à cause des bénéfices. On n'explique pas d'autre façon sa présence dans villages et villes après des siècles, et rares sont les gens qui s'en plaignent. A Saint-Hyacinthe, la nuit, les mouffettes se montrent volontiers. Souvent il m'arrive d'en apercevoir une ou deux aux alentours de mon domicile et je me souviens, il y a quelques années, d'une femelle et quatre jeunes, qui apparaissaient chaque soir vers les onze heures. Quand les bêtes se promènent ainsi en famille, elles s'en vont à la file indienne, la mère devant et les petits à sa suite, chacune marchant dans les pas de l'autre.

Des nombreux mammifères indigènes de l'Amérique du Nord, sept à peine se cachent en hiver et dorment jusqu'au printemps. La mouffette est du nombre, même s'il lui arrive de quitter son terrier de temps à autre, quand la température

s'adoucit et semble autoriser une courte batade au clair de lune. Les autres hibernants sont l'ours noir, la marmotte du Canada ou siffleux, le raton laveur, le tamias rayé ou auise, la souris sauteuse. D'autres animaux sommentent pendant les périodes de froid intense, comme l'écreuil gris et l'écreuil volant, le lapin sauvage (Cottontail), mais ils se remettent à courir, chasser et vivre, dès que brille le soleil et que le mercure remonte.

La mouffette (*Mephitis mephitis*) est un animal propre à l'Amérique du Nord, qui ne se rencontre nulle part ailleurs, sauf par voie d'importation, mais on peut affirmer qu'aucun pays étranger ne songe à l'acclimater pour le plaisir. De la grosseur d'un chat domestique, elle pèse de trois à six livres à l'âge adulte, mais maints individus dépassent ce poids, atteignant à celui de dix et quinze livres selon le sexe, l'espèce ou sous-espèce, l'habitat, l'abondance de la nourriture à sa disposition. On compte sur le continent dix-huit variétés, se ressemblant par les caractères généraux, différents par la taille, la longueur de la queue, les dimensions de la boîte crânienne, la surface plus ou moins étendue de pelage blanc.

L'animal est si commun et connu que sa description détaillée paraît inutile. Il a le poil long, luisant et noir sur le gros du corps, deux bandes blanches le barrant sur le dos, dans le sens de la longueur, de la tête au bout de la queue. La tête porte aussi une tache blanche. La bête puante nage avec facilité, mais elle n'aime pas l'eau, bien qu'elle vive toujours dans son voisinage, et elle évite le plus possible d'y entrer. Elle ne grimpe pas aux arbres, encore moins aux murs, et d'ordinaire se montre perplexe en face d'une clôture de trois ou quatre pieds, pour elle un obstacle infranchissable. Les apiculteurs avisés préviennent ses ravages dans les ruches, — car elle mange les abeilles avec délectation — en tenant celles-ci élevées de terre, et les cultivateurs au courant de ses moeurs protègent de la même manière leurs volailles.

La bête appartient à la famille des belettes comme le vison, la loutre, la martre et le pékan, même le glouton ou

trouvant sa subsistance avec plus de facilité. Elle se promène sur les pelouses en quête de sauterelles, grillons et autres insectes, s'empare d'une pomme au pied d'un arbre, cherche à lever le couvercle d'une poulielle, dans l'espoir de restes de table.

L'animal ne se montre pas difficile sur la nourriture. Classé parmi les plus omnivores, il mange à peu près n'importe quoi. Ajoutons au menu ci-dessus le poisson et les grenouilles, les lézards, couleuvres et salamandres, les crustacés, les oeufs de tortues et d'oiseaux, les oisillons même, les souris, mulots, surmulots et autres rongeurs. Parmi les insectes, les cigales et maints coléoptères, les guêpes, à l'occasion les abeilles, des larves variées. Si la mouffette, comme le vison, ne s'attaquait pas aux oiseaux de basse-cour, elle serait ou ne peut plus désirable autour des bâtiments de ferme. Elle reste quand même une excellente auxiliaire de l'agriculteur, par les innombrables insectes qu'elle détruit, et ceux qui savent mettre leurs volailles à l'abri se doivent féliciter de son voisinage.

Elle-même n'a qu'à se louer de celui de l'homme, qui réduit le nombre de ses ennemis naturels et ajoute, par son industrie, à ses possibilités d'alimentation. Aussi la jolie bête se garde-t-elle de bouder la civilisation. Elle la recherche au contraire, à cause des bénéfices. On n'explique pas d'autre façon sa présence dans villages et villes après des siècles, et rares sont les gens qui s'en plaignent. A Saint-Hyacinthe, la nuit, les mouffettes se montrent volontiers. Souvent il m'arrive d'en apercevoir une ou deux aux alentours de mon domicile et je me souviens, il y a quelques années, d'une femelle et quatre jeunes, qui apparaissaient chaque soir vers les onze heures. Quand les bêtes se promènent ainsi en famille, elles s'en vont à la file indienne, la mère devant et les petits à sa suite, chacune marchant dans les pas de l'autre.

Des nombreux mammifères indigènes de l'Amérique du Nord, sept à peine se cachent en hiver et dorment jusqu'au printemps. La mouffette est du nombre, même s'il lui arrive de quitter son terrier de temps à autre, quand la température

s'adoucit et semble autoriser une courte balade au clair de lune. Les autres hibernants sont l'ours noir, la marmotte du Canada ou sillieux, le raton laveur, le tamias rayé ou suisse, la souris sauteuse. D'autres animaux sommeillent pendant les périodes de froid intense, comme l'écurcul gris et l'écurcul volant, le lapin sauvage (Cottontail), mais ils se remettent à courir, chasser et vivre, dès que brille le soleil et que le mercure remonte.

La mouffette (*Mephitis mephitis*) est un animal propre à l'Amérique du Nord, qui ne se rencontre nulle part ailleurs, sauf par voie d'importation, mais on peut affirmer qu'aucun pays étranger ne songe à l'acclimater pour le plaisir. De la grosseur d'un chat domestique, elle pèse de trois à six livres à l'âge adulte, mais maints individus dépassent ce poids, atteignant à celui de dix et quinze livres selon le sexe, l'espèce ou sous-espèce, l'habitat, l'abondance de la nourriture à sa disposition. On compte sur le continent dix-huit variétés, se ressemblant par les caractères généraux, différents par la taille, la longueur de la queue, les dimensions de la boîte crânienne, la surface plus ou moins étendue de pelage blanc.

L'animal est si commun et connu que sa description détaillée paraît inutile. Il a le poil long, luisant et noir sur le gros du corps, deux bandes blanches le barrant sur le dos, dans le sens de la longueur, de la tête au bout de la queue. La tête porte aussi une tache blanche. La bête puante nage avec facilité, mais elle n'aime pas l'eau, bien qu'elle vive toujours dans son voisinage, et elle évite le plus possible d'y entrer. Elle ne grimpe pas aux arbres, encore moins aux murs, et d'ordinaire se montre perplexé en face d'une clôture de trois ou quatre pieds, pour elle un obstacle infranchissable. Les apiculteurs avisés prévoient ses ravages dans les ruches, — car elle mange les abeilles avec délectation — en tenant celles-ci élevées de terre, et les cultivateurs au courant de ses moeurs protègent de la même manière leurs volailles.

La bête appartient à la famille des belettes comme le vison, la loutre, la martre et le pékan, même le glouton ou

carcajou, le plus gros de la série et son représentant le plus détestable, qui atteint une longueur totale de 41 pouces et pèse jusqu'à 35 livres chez les mâles. Elle s'élève ou ne peut mieux en captivité, sans plus d'ennuis qu'un chat, et s'attache à ses maîtres. Il va sans dire qu'il vaut mieux alors la priver de ses glandes défensives. Très propre et d'un bon naturel, enjônée même, elle remplace autour de la maison les meilleurs ratiers, de race canine ou féline.

Les jeunes naissent fin d'avril ou en mai, variant en nombre de deux à dix, quelquefois plus. Aveugles et nus, ils n'ouvrent les yeux qu'à partir de leur dix-septième jour. En tant que l'on sache, la période de gestation serait de neuf semaines.

Peu avant la mise-bas, la mère chasse le mâle de son terrier et ne lui permet plus d'y pénétrer. Cela tient à la mauvaise habitude qu'ont certains sujets de dévorer leur progéniture. Prudente et se demandant quel dépravé se cache dans le père des enfants à venir, la femelle ne court pas de risque de le voir se muer en infanticide. C'est pourquoi elle le met à la poste sans cérémonies, l'invitant à s'aller faire pendre ailleurs. Il arrive, quand les jeunes ont quelques mois d'âge, qu'il reprend sa place auprès de la famille.

HARRY BERNARD.



Curieuse

## HISTOIRE de visons d'Amérique

Par DAMASE POTVIN

Dans la chronique de bien des pays, les visons, nos visons d'Amérique, auront fait parler d'eux, et même donné lieu à des histoires plutôt abracadabrantes. C'est que notre petit Vison, outre qu'il fait l'envie et excite les convoitises, à cause de sa riche fourrure, est assez capricieux et nanti d'un fort mauvais caractère. Il est coléreux au point qu'il devient enragé quand ça ne va pas à son goût. Alors, comme a dit de lui Audubon, "sa face est celle d'un diable". Un si joli animal pourtant! Pensez-y, madame lorsque vous arborez sur vos épaules un manteau fait de plusieurs de ses précieuses peaux et qui vaut au moins huit mille dollars. Ajoutons avant de rapporter l'histoire suivante que notre vison est très prolifique et c'est ce qui a fait le désespoir d'un grand seigneur autrichien qui démontre qu'il n'est pas bon parfois de corriger la nature et qu'il est sage de laisser ses créatures à la place où Dieu les a mises.

Alléché par ce qu'il avait entendu dire de la richesse de la fourrure du vison d'Amérique, un certain grand seigneur autrichien, le prince Collared Mansfeld, voulut naguère, nous a raconté la **CROIX** de Paris, dans son numéro de février 1920, tenter d'acclimater ce précieux mammifère dans son pays. En 1906, il fit venir quatre couples de visons d'Amérique qu'il mit en liberté dans les forêts de son domaine sillonné de cours d'eau. En 1914, voici quel était le résultat de son expérience... Le nombre de ces bêtes était estimé à trente millions d'individus qui se sont répandus dans toute l'Autri-